

ROME

Nous allons vous montrer, chers étudiants, que la ville de Rome était l'éclat de la société antique, en particulier sous le règne du Princeps Auguste.

Ayant essuyé une terrible tempête sur son chemin depuis Carthage, le navire arrive enfin dans le port d'Ostie. C'est sous les cris des mariniers, déchargeant leurs cargaisons, que notre homme descend du bateau. Pris dans les odeurs de poisson, de blé et de sel, il respire cette ambiance qui imprègne l'endroit : la sueur, le mouvement, la mer, le large et les adieux. Toutes ces choses qui bercent le port d'une grande ville.

Très vite, il prend le chemin de Rome, qui traverse la colline de l'Aventin en longeant le Tibre. Majestueuse, la colline domine la ville, plantée de pins parasols répandant leur odeur entêtante de sève poivrée et étendant leur ombre sur le chemin de pierres sèches qu'il suit.

Arrivé en haut de la butte, un sentiment de puissance l'envahit en regardant se dérouler sous ses yeux cette ville grandiose et sans limites ; Rome la ville éternelle, centre de cet empire tout-puissant. Ce n'est que lorsqu'il atteint le bas de la colline qu'il se rend compte de l'étendue de la ville et de la taille de ses édifices. Il n'a jamais vu un tel panorama. Cet endroit éclipse la grande Alexandrie par sa beauté et Persépolis par sa taille. Les enceintes qui entourent Rome sont plus imposantes que les murs de Troie. Que l'homme est petite chose face à ces constructions ! Que peut bien faire un simple mortel face à la grandeur majestueuse du Champ de Mars ? Ici, l'arche de la paix ; là, l'obélisque du cadran solaire ; au fond, l'immense Mausolée d'Auguste. Tous ces monuments reflètent la beauté et l'influence de Rome sur le monde méditerranéen.

L'homme s'enfonce maintenant dans la ville, et arrive sur l'Agora où se tient le marché. L'ambiance est à l'agitation et ce lieu bourdonne comme une ruche d'abeilles sauvages. Ici, un chaland vante la fraîcheur de ses poissons ; là, le marchand d'étoffes montre la beauté d'une soierie à une citoyenne ; au loin, on distingue déjà le stand

d'épices de l'Orient et la brise balayant le marché lui amène ces odeurs exotiques qui lui mettent l'eau à la bouche. Bousculé au milieu de ce fourmillement humain, il se sent si petit et reprend peu à peu l'habitude du contact avec les hommes, après avoir passé autant de temps en mer. Frappé par cette diversité olfactive et humaine, il observe cette foule dense et bigarrée. Cette profusion de couleurs, de mouvements, de cris, le laissent abasourdi quelques minutes.

Puis son regard se focalise sur la citoyenne. Faisant son marché, elle se promène nonchalamment, allant d'étal en étal. Ses cheveux bruns et frisés ne sont qu'à demi relevés et le reste de sa chevelure tombe en cascade sur sa nuque. En se dirigeant vers le marchand de tissu, elle frôle notre homme, resté en station devant cette vision. Il peut sentir son parfum fruité et floral, tout en fraîcheur et harmonie. Elle porte par-dessus sa coiffure un voile, d'un bleu myosotis, accordé à la couleur de sa robe et faisant ressortir l'éclat de ses yeux noisette, ourlés de cils d'un noir profond. Derrière ses yeux rieurs et ce sourire coquin, on devine une grandeur d'âme et une gentillesse sans faille. Ses lèvres, pleines et charnues, sont d'un joli rose et s'accordent parfaitement avec son teint mat. En s'étirant pour un sourire, elles laissent entrevoir des petites dents blanches, pareilles à des coquillages nacrés, perles dans un visage brun. Sa tunique, attachée aux épaules, offre à l'observateur le spectacle de sa nuque fine et de la beauté de son cou. Serrée à la taille par une ceinture de cuir fin à boucle de laiton, l'étoffe bleu ciel suggère la forme de sa poitrine. De grandes ouvertures, sur les côtés de sa robe dévoilent ses bras, couverts d'un duvet de poils bruns. Fins et robustes à la fois, ils témoignent des travaux domestiques qu'elle se doit d'accomplir chaque jour et qu'elle ne peut laisser aux esclaves. Ses petits pieds, couverts de poussière, sont sanglés dans des sandales de cuir, aux attaches de chanvre. Tout en marchant, elle glisse un regard de louve à notre homme, langoureux et puissant, un regard qui sait toucher un homme au cœur et s'assure qu'il ne pourra jamais l'oublier.

Son regard est très vite attiré par une silhouette fière et majestueuse, qui se tient immobile au fond de la ruelle. Il s'agit d'un individu en armure, un légionnaire arborant les couleurs de la 13^{ème} légion romaine. Cet homme est imposant, plus

grand que la moyenne des gens traversant le marché. Le soleil fait rayonner son armure couleur bronze, à tel point qu'on dirait de l'or. À sa main droite se tient, posé à terre, un immense bouclier recouverts de reliefs, et de marques d'impacts, montrant qu'il a l'expérience des combats. À son ceinturon marron se trouve un glaive dans son fourreau, avec un ornement couleur bordeaux. Cette épée inspire un respect particulier, car il la tient fièrement de sa main gauche, en observant d'un œil attentif tous les mouvements dans l'enceinte du marché.

Il ne porte pas de casque et a le crâne rasé. Son visage est marqué par les événements qu'il a dû endurer ; ici une cicatrice longe l'oreille jusqu'au nez, là une petite se trouve à côté de l'arcade. Sa bouche est fermée, laissant apparaître un visage sans expression particulière.

Bien qu'impressionné par la carrure du soldat, son sentiment de respect fut vite effacé par ce qui se trouvait derrière le soldat. Il s'agissait une fois de plus d'un homme, quoique, cette fois, moins noble. C'était un esclave, dans une cage. Un homme à sa droite usait de sa rhétorique pour vendre les atouts de cet homme, comme une vulgaire marchandise. L'esclave ne portait rien d'autre qu'un habit brun, délavé et mal cousu. Seul un morceau de ficelle à la taille semblait lier les parties de son vêtement. Les cheveux d'un noir crasseux, les yeux perdus dans le désespoir et une barbe aussi grosse qu'un Carthaginois. D'où venait-il d'ailleurs ? Une chose est sûre, c'est que sa place n'était pas ici. Le marché est rempli de saveurs, de parfums et produits exotiques, mais aussi d'esclaves adultes et enfants.

En passant devant le temple, notre homme aperçoit un mendiant. Vêtu de haillons, prostré au pied d'une colonne, l'homme n'est plus que l'ombre de lui-même. Famélique, il brandit un bol de terre cuite, espérant y récolter de quoi s'offrir un morceau de pain. Ses cheveux sont si sales qu'on ne peut définir leur couleur. Peut-être ont-ils été gris un jour, mais maintenant ils ont une couleur de cendre sous la pluie. Sa peau, tannée par le soleil, est ridée à faire peur et ses deux yeux, enfoncés dans leur orbites, ne laissent entrevoir que deux billes noires, sans fond et sans expression. Alors que notre homme s'approche de lui, il lève la tête et sourit, d'un sourire édenté et désespéré. Il n'a plus que deux chicots noircis pour toute dentition,

et le reste de sa bouche n'est qu'un trou béant. Sa tunique, en guenilles, est noire de poussière et de crasse. Le mendiant étant accroupi, son habit découvre ses genoux calleux, et ses mollets couverts de plaies et de croûtes. La vermine le démange et il se gratte de ses mains abîmées aux ongles sales, à certains endroits jusqu'au sang. Tassé dans sa misère et son désespoir, il attend la providence des dieux. Mis au ban de la société, il n'a désormais plus d'illusions sur son sort à venir.

Se perdant dans la foule agitée, notre homme affiche un sourire béat, heureux de cette découverte magnifique ; la puissance et la quintessence de l'éternelle Rome le laissent songeur, visualisant un avenir radieux et une vie animée, au cœur de cette Cité.